



Ginette Kolinka montre son matricule de déportée à des élèves quimpérois médusés.

Photo T.C.

Ginette Kolinka. Plus jamais ça !

Thierry Charpentier

Inquiète des discours « qui attisent la peur de l'autre », Ginette Kolinka, 92 ans, l'une des dernières rescapées du camp d'extermination de Birkenau, témoigne inlassablement. À Quimper comme ailleurs, des centaines d'élèves l'écoutent marteler « qu'on ne doit pas haïr son voisin, quelle que soit sa couleur de peau ou sa religion ».



En ce mardi matin, à Quimper, une personne tombant par hasard sur la scène de cette femme de 92 ans, alerte et souriante, entourée d'enfants, aurait sans doute la vision d'une retraitée insouciance, faisant profiter les jeunes générations de sa gouaille, nourrie par une enfance passée au cœur du quartier du Marais, à Paris.

Mais il n'y a plus une once d'insouciance chez Ginette Kolinka, et ce bain de jouvence est bienvenu après trois heures où, seule au micro, sans le moindre signe de fatigue, elle a livré le récit suffoquant de sa déportation, à l'âge de 19 ans, à Birkenau, plus grand centre d'extermination du III^e Reich. « Birkenau, y sont mortes des millions de personnes et il n'y a même pas une tombe. C'est le plus grand cimetière du monde. Quand on marche dans Birkenau, à chaque pas qu'on fait, une personne est tombée », dit-elle aux 120 élèves venus l'écouter.

Le convoi 71

Ginette Kolinka témoigne inlassablement depuis 1997, partout où on l'invite. Avant cela, comme beaucoup de déportés revenus miraculeusement de l'enfer concentrationnaire nazi, elle s'est tue. Pendant 55 ans, pas un traitre mot sur ses 15 mois dans l'anti-chambre de la mort. « Je ne voulais pas embêter les gens. J'avais été rapatriée. J'avais survécu. Ça suffisait ». Dans un souffle, elle dit aussi s'en être toujours voulue d'avoir conseillé à son père et à son petit frère de monter dans le camion qui, pensait-elle, les amènerait jus-

« Comment on a pu résister ? Je ne sais pas. Le courage, la volonté, non. La chance, oui ».

Ginette Kolinka

qu'au camp de travail. « J'étais contente que papa et Gilbert aient eu une place car c'était dur, on marchait dans la terre ». Ils venaient de débarquer en Silésie, après trois jours et trois nuits entassés dans un wagon de marchandises parti le 13 avril 1944 de la gare de Bobigny (Seine-Saint-Denis). C'était le triste-ment célèbre convoi 71. 1.500 personnes avaient été parquées dans ce train. Parmi elles, 34 des 44 enfants raflés à Izieu (Ain) sur ordre de Klaus Barbie. Dans le train, il y avait aussi Simone Veil.

« On voyait de drôles de silhouettes »

Ce matin-là, Ginette Kolinka ne sait encore rien de tout ça. Elle pense être arrivée dans un camp de travail. Exténuée, elle ne prête pas plus attention que cela à « la drôle d'odeur » de la fumée qui sort, au loin, d'une grande cheminée. Elle ne reverra pas son père, ni Gil-

bert, directement aiguillés vers les chambres à gaz par les SS.

Dans la file des femmes qui passent devant les médecins de Birkenau, Ginette Kolinka a la chance « d'être musclée, pleine d'énergie », et d'avoir moins de 45 ans et plus de 15 ans. Elle rentre dans le camp. « Tous les autres, ils les mettaient dans des camions ». Tout est gris, sale, marécageux. « Des baraques à perte de vue. On voyait des drôles de silhouettes, des personnes sans cheveux... Je me disais qu'il devait y avoir un camp d'aliénés pas loin ».

« J'étais sous le choc de la nudité »

Quelques heures plus tard, elle a rejoint la cohorte des morts-vivants, après avoir été dénudée et rasée. « J'étais très pudique, même chez moi, devant ma mère et mes sœurs. J'ai eu tellement honte que quand une kapo m'a attrapée le bras avec lequel je me cachais les seins pour y marquer profondément, avec une aiguille et de l'encre, le numéro 78.599, je n'ai pas réagi ».

Peu après, les jeunes Quimpérois lui demandent de montrer son tatouage. Elle le fera, cherchant à exorciser l'horreur devant les plus jeunes : « Celle qui m'a écrit mon numéro était douée. Les chiffres ont la même grandeur ». Toujours cette pudeur et une clairvoyance qui laissent sans voix. « Je suis toujours en train de me demander comment on a pu résister. Je ne sais pas. La chance, oui. Le courage et la volonté, non. On était trop faible » (lire ci-dessous).

« La mort était continuellement au-dessus de nos têtes »

Arrivée en avril 1944 dans le camp d'extermination de Birkenau, Ginette Kolinka ne sait comment elle a survécu. « On avait toujours peur car il fallait faire de la place à chaque convoi annoncé. La sélection avait lieu tout le temps. Ils ne gardaient que les gens capables de travailler. Tous les autres étaient tués. On ne savait pas si on était bon pour le travail ou la mort. On travaillait dur. On ne nous donnait pas à manger. Quand il y avait une sélection, il fallait être nu. On avait toujours peur. Les femmes squelettiques, celles qui avaient des plaies... Allez la mort ! Celles qui avaient la gale, elles étaient tuées parce que quand tu as la gale, tu te grattes et quand tu te grattes, tu ne travailles pas... ça faisait de la place pour ceux qui allaient arriver. La mort était continuellement au-dessus de nos têtes ». Elle a été transférée à Bergen-Belsen en

février 1945.

« À se battre pour des épluchures »

« À Birkenau, je n'étais plus humaine. Bergen-Belsen, ça a été la chance de ma vie. C'était un camp de concentration. Au début, ça a été très dur. On était des milliers à dormir sous de grandes tentes, sur le sol gelé. Puis tous ceux qui parlaient français ont pu se retrouver dans une baraque. Il n'y avait plus de kapo. On n'était plus battu. Grâce à une jeune femme qui parlait allemand, on a compris qu'un directeur d'usine qui avait besoin de main-d'œuvre allait venir. On s'est retrouvé devant des messieurs. Ils regardaient nos mains, comme aux marchés aux esclaves... On est parti pour l'usine. Un contremaître nous a dit qu'on n'avait pas le droit de manger le midi au réfectoire. Un autre a eu pitié de nous et nous a permis de nous

asseoir un peu après que les ouvriers ont déjeuné. On était des dizaines à se battre pour des épluchures, des restes... Les ouvriers n'en sont pas revenus alors ils mettaient des bouts de pain sous les machines-outils. Ça m'a aidée à supporter le voyage et ce qui est arrivé après... ». Car mi-avril 1945, les alliés approchent. Les nazis évacuent les déportés vers le camp de Theresienstadt, en Tchécoslovaquie. Huit jours enfermés dans un train, sans eau ni nourriture, au milieu des cadavres. « Quand on est arrivé, on s'est laissé tomber sur le ballast. On a mangé de l'herbe. Ceux qui nous regardent ont les yeux larmoyants. Ce ne sont plus des nazis. On est sauvés ».

Ginette Kolinka a raconté sa vie dans un livre d'entretien avec le journaliste Philippe Dana : « Une famille française dans l'Histoire » (éditions Kero).